

Six semaines après, il écrivait encore. « hélas ! notre cher Wolfgang a eu aussi une vive atteinte ! une fièvre chaude l'a mis dans un état bien misérable pendant plusieurs semaines. Patience ! Ce que Dieu envoie, il faut l'accepter. Il n'y a pas à s'inquiéter des dépenses. Que le diable emporte l'argent, pourvu qu'il nous laisse nos os ! Sans une grâce toute extraordinaire de Dieu, mes enfants n'auraient pu surmonter ces deux graves maladies, et nous n'aurions pu supporter ces trois mortels mois ! faites dire au plus tôt, je vous prie, dix messes à notre intention. »

Qui n'admirerait la simplicité d'un tel langage ? quel père ! qu'il était digne de tels enfants ! Il ne vivait, il ne respirait que pour eux.

« Il importe, écrivait-il de Munich en 1766, que j'aie chez moi une existence qui convienne surtout à mes enfants. Dieu (ce Dieu si bon pour moi malgré ma malice) a donné à mes enfants des talents qui, abstraction faite du devoir paternel, m'entraîneraient à tout sacrifier pour leur éducation. »

La pieuse famille revint à Salzbourg où elle menait une vie paisible. Pendant plus d'un an, Wolfgang consacra ce temps à l'étude approfondie de son art. En 1767, ils repartirent pour Vienne, où la famille Impériale les accueillit, encore une fois, avec de nouvelles faveurs. Le génie de Mozart grandissait avec l'âge ; son père lui-même s'extasiait devant cette fécondité merveilleuse réunie à la composition la plus franche et la plus originale. Il écrivait de Vienne après un concert donné par son jeune fils :

« Ce n'a pas été une petite joie et un mince triomphe pour moi que d'entendre un Voltairien dire avec stupeur : Eh bien ! j'ai vu dans ma vie un miracle, c'est le premier. »

Ce fut à cette époque que Mozart publia ses premières œuvres. Il avait douze ans.

Vers la fin de 1767, il partit avec son père pour l'Italie. Vérone, Mantoue, Milan, Florence, Bologne, Rome, Naples entendirent tour-à-tour le jeune virtuose et l'applaudirent avec un égal enthousiasme. C'est à dater de cette époque que commencent ses propres lettres ; d'abord simples *post-scriptum* à sa mère et à sa chère sœur, restées toutes deux à Salzbourg. Nouvelles musicales, jugements sur les artistes en renom, détails personnels, spirituels enfantillages, jeux de mots, c'est le plus joli caquetage que l'on puisse imaginer. Il est gai comme pinson, il chante toujours comme un rossignol, il joue du clavecin comme un ange. Citons quelques extraits qui le feront mieux connaître que nos paroles.

« Je suis, Dieu merci, en bonne santé, et je baise mille et mille fois, mère et sœur. . . . quand on parle du loup, on en voit la queue. Je me porte à charmer, Dieu merci, et ne puis attendre l'heure où je recevrai une réponse. . . Je baise les mains à Maman, et j'envoie un tendre baiser à ma sœur. Je reste le même. Lequel ? le même arlequin, Wolfgang en Allemagne, Amédée en Italie. (Signé) de Morzantini. » (Probablement de Mozartini).

« Me voici, me voilà, chère petite Mariette, je suis bien heureux que tu te sois si effroyablement amusée. Adieu, portez-vous bien ; je baise mille fois les mains à ma mère, et, pour toi, j'envoie cent baisers à ton étonnante et laide figure. Mes tendres compliments. J'embrasse mère et sœur des millions de fois et je continue à me bien porter, Dieu merci. Adieu. »

« Il écrivit le 16 juin : Et moi aussi je vis encore, gai

et content, comme toujours. Les voyages font ma joie. Voilà donc que j'ai navigué sur la Méditerranée, ce qui ne m'empêche pas d'être Gros-Jean comme ci-devant. »

Quelque temps après, il écrivit à sa sœur chérie une lettre en italien qu'il date de *Roma caput mundi*. Puis avec son *brío* enfantin, il lui adresse de Naples, le 19 mai 1770, un billet moitié en allemand, moitié en italien : « Ecris-moi, lui dit-il, comment va notre maître *canari* : chante-t-il encore, siffle-t-il toujours ? . . . Mes compliments à Anne ; qu'elle prie assidûment pour moi. . . Va fréquemment à Mirabell entendre les *Lituanies*, le *Regina Cœli*, ou le *Salve Regina*. Dors bien et ne fais pas de mauvais rêve. A M^r de Schidenhofer, mes plus abominables compliments, *tralaliera, tralaliera*. Et dis-lui d'apprendre le *menuet* sur le clavecin, afin de ne pas l'oublier. Qu'il le fasse bientôt, afin qu'il me fasse le plaisir de se faire accompagner par moi. Fais mes compliments à tous nos amis. Fais que ta santé se maintienne et fais en sorte de ne pas mourir ; afin que tu puisses me faire parvenir encore une lettre ; que je te puisse faire une réponse et que nous continuions à faire toujours de même, ce que je tâcherai de faire pour ma part, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire en ce monde. D'ici-là je serai mon possible pour rester ton Wolf. Mozart. »

On serait tenté de croire peut-être que celui qui traçait ces lignes ne pensait qu'à rire et à s'amuser. Bien loin delà, les choses sérieuses avaient aussi leur tour.

A Rome, Wolfgang écrivit de mémoire le *Miserere* de la Chapelle Sixtine, dont il était défendu, sous peine d'excommunication, aux musiciens, d'en porter une partie hors de la Chapelle, de la copier ou de la donner à qui que ce fût. Aussi à 14 ans, il reçoit du Pape la *Croix de l'Éperon d'or*, et il ne manque pas en écrivant à sa sœur, de signer gravement le *chevalier Mozart* pendant que le père rit toutes les lois qu'il l'entend nommer *Signor Cavaliero*.

Bientôt il sera proclamé à l'unanimité, et après des épreuves étonnantes, membre des Académies Philharmonique de Bologne et de Milan où on l'appellera *Il Cavaliero Philharmonico*, le Chevalier Philharmonique.

Cependant au milieu de ces enivrants de la gloire, Dieu n'est pas plus oublié que dans les petites adversités qui accompagnent leurs pas.

Arrive la fête de la mère et de la fille. « Nous vous félicitons pour votre commun jour de fête, écrit le père, en vous souhaitant une bonne santé, et avant tout, la grâce de Dieu. C'est l'unique nécessaire, le reste vient par surcroît. »

« Je félicite ma chère mère pour sa fête, écrit le fils, et je souhaite qu'elle vive encore 100 ans, toujours en bonne santé. C'est ce que je demande tous les jours à Dieu, et ce que je continuerai à demander dans ma prière pour elle et pour ma sœur. Je ne puis lui offrir que les clochettes, les cierges, les bonnets, et les rubans que nous avons achetés à Lorette et que nous rapporterons. Je reste en attendant son fidèle enfant. »

Quel cœur chrétien que celui de ce cher enfant ! Qu'il est humble, qu'il est simple, qu'il est beau, qu'il est aimant ! Oh ! qu'elle est belle cette religion qui donne au cœur d'un jeune homme de 14 ans, que les plus rares succès auraient dû enivrer, tant de saintes affections ! sa sœur lui avait parlé, de la maladie d'une pauvre voisine. Voici la réponse qu'elle reçut de son aimable frère :